

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Philippe BAUD

Nous sommes tous les apprentis du charpentier

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1996, tome 91a, p. 71-79

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

# Nous sommes tous les apprentis du charpentier

Les ouvriers du Royaume ont-ils encore quelque chose à dire dans le chantier

par l'abbé Philippe Baud

Le développement des systèmes de communication ouvre chaque jour des perspectives jusqu'ici insoupçonnées. Devant ces nouvelles technologies, nous observons des réactions très contradictoires. Où certains prédisent le pire (appelons ce courant *apocalyptique!*), d'autres annoncent, au-delà des crises de croissance inévitables, des jours toujours meilleurs (appelons ce courant le *progrès béatifique!*).

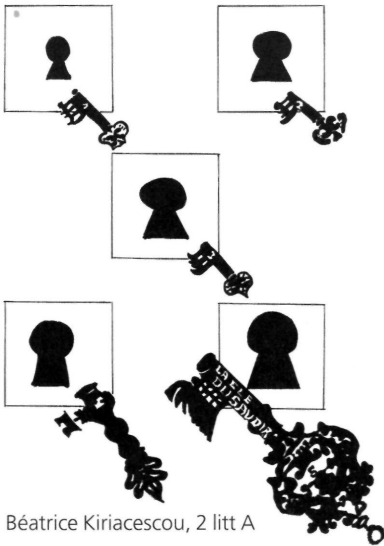
Nous remarquons aussi que le développement *linéaire* de l'Histoire, avec les *messianismes* successifs caractéristiques des conceptions juéo-chrétiennes, semble néanmoins ne pas pouvoir échapper à quelque chose de *cyclique*: à chaque étape de l'*évolution* de notre humanité, l'intégration d'éléments techniques et culturels nouveaux produit le «succès» d'un système social inédit (*succès* entre guillemets, car chaque système produit aussi bien ses perdants que des gagnants). En se développant, une société se donne des expressions culturelles et des structures politiques qui reflètent ses ambitions. Mais les élites, qui bénéficient de la prospérité engendrée par le nouveau système, négligent très vite de prêter attention aux fissures de son projet social. D'abord timide, la voix des exclus va bientôt s'élever et grandir: utile, elle révèle les défauts ou les nécroses du système. On peut la faire taire un moment, par des méthodes douces (promesses de «lendemains qui chantent») ou par la manière forte (régimes totalitaires), mais tôt ou tard, de façon plus ou moins explosive, cette voix finit toujours par faire entendre ce qu'elle a à dire.

## **Le progrès nous arrête**

Voilà le constat: dans notre univers, les sociétés, comme les espèces, apparaissent régies par des processus d'*évolution*. Mais ce qui est nouveau - ce qui nous perturbe - c'est la formidable accélération de ce

phénomène et sa mondialisation. Souvenez-vous de la chute du mur de Berlin, en novembre 89: on entonnait alors *l'Hymne à la joie* en l'honneur d'une Europe nouvelle! Et voilà que deux ans plus tard seulement, dans cette même Europe, cette fois muette, des chefs de guerre sanguinaires organisent impunément des «purifications ethniques». Qu'une centrale atomique explose au-delà de l'Oural ou qu'un empire financier s'effondre à Londres ou Singapour, nous savons tous désormais que cela peut avoir des conséquences immédiates pour notre emploi ou, simplement, notre survie.

Dans ces conditions, nous connaissons une angoisse et des doutes qui touchent réellement à l'avenir de notre humanité tout entière, laquelle se trouve bientôt réduite - pour la première fois! - à la taille d'un «village global». A ce stade, comme toujours, les uns «diabolisent» les nouvelles technologies (facile d'exploiter l'imaginaire à l'approche de l'an 2000!), tandis que d'autres chantent une nouvelle strophe du cantique au «Progrès». Mais une erreur de discernement, dès lors, pourrait bel et bien nous être fatale, ce qui donne tout de même une ampleur sans précédent aux enjeux. Les risques ne sont pas imaginaires et nous ne disposons pas d'un autre continent ou d'une nouvelle planète où nous réfugier, pour y «récrire» l'histoire en cas de catastrophe.



Béatrice Kiriacescou, 2 litt A

Jadis, nous les Européens, nous envoyions nos enfants bouillants ou rebelles dans ce que nous appelions nos «missions» ou nos «colonies», avec l'Evangile ou le fusil dans la main (et parfois tous les deux!). Maintenant ils restent à «zoner» dans les affligeantes banlieues que nous avons construites alentour de nos villes. Et nous voudrions les obliger à lutter ferme pour «se faire une place au soleil», sous un ciel pollué, dans une société surpeuplée qui les sélectionne sans pitié? Quand ils parviennent, après un grand labeur, à obtenir un diplôme, ils savent déjà que celui-ci, si bon soit-il, ne leur garantit pas d'emploi. Difficile dans

un tel contexte, avouons-le, de tendre toutes ses énergies! avec confiance! Dans quelle direction? Quant aux immenses besoins de tendresse - souvent profondément creusés par des blessures d'enfance reçues dans une structure familiale défailante ou éclatée - ils ont appris à les assouvir à la hâte, sous la protection d'un préservatif pour éviter le

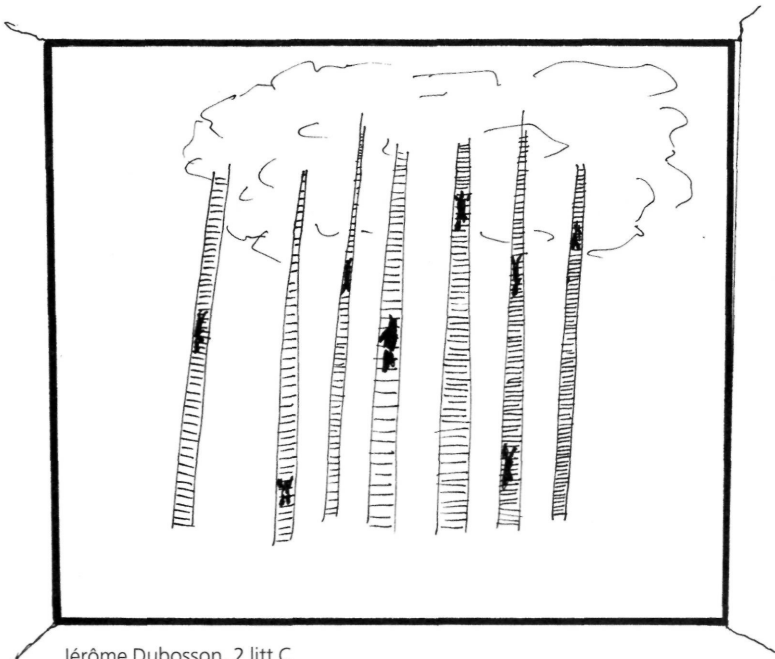
pire... Vraiment difficile, encore une fois, de conjuguer correctement le verbe «aimer», quand on ne vous a pas appris à découvrir la beauté de la vie!

Ne m'inscrivez pas tout de suite au parti des pessimistes: j'essaie seulement d'être lucide - la lucidité n'est pas «la vérité», mais une voie d'accès! - pour bien enraciner notre espérance dans le réel. Car c'est là que nous attendent aujourd'hui ceux qui ne partagent pas notre foi: ils voudraient connaître *nos raisons d'espérer*. La consigne se trouve déjà dans la première épître de Pierre (3, 15): «Soyez toujours prêts à justifier votre espérance devant ceux qui vous en demandent compte.»

## Dieu en question

Au seuil du siècle qui s'achève, Charles Péguy l'avait déjà pressenti: la grande question de notre temps - «*ce qui m'étonne, dit Dieu*» - ce n'est pas la foi, mais bien plutôt *l'espérance*. Dans le chantier planétaire d'aujourd'hui, chrétiens, quelles sont nos raisons d'espérer?

Nous devons commencer ici par une surprenante observation: Nietzsche, repris en chœur par nombre de philosophes et bientôt même de théologiens, nous avait annoncé «la mort de Dieu»! Par la suite, les marxistes s'étaient convaincus de faire de cette négation une *praxis*



Jérôme Dubosson, 2 litt C

définitive. Quant aux sociologues, ils ont presque tous enseigné dans nos universités que le développement des technologies et le mouvement de l'urbanisation en notre XX<sup>e</sup> siècle allaient entraîner la marginalisation de la religion, puis - en la privant de ses racines et de toute influence - son inévitable disparition. Peut-être la foi survivrait-elle encore dans quelques groupuscules, des «enclaves ethniques», ou sous forme de traditions familiales? Mais s'annonçait comme révolue l'époque où la religion jouait un rôle dans l'histoire ou la culture.

Or, que voyons-nous aujourd'hui? Avant même que ces éminents savants n'aient pris leur retraite, «la question de Dieu» fait partout «la une»! De manière inattendue, sans doute. Ainsi «la religion» s'avère un excellent produit de marché! Bouddhisme, hindouisme, christianisme, judaïsme, islam, shintoïsme et d'innombrables sectes, anciennes ou nouvelles, à quelques pas de chez vous, témoignent d'une grande vigueur! Il n'est pas toujours certain que ce renouveau d'une religion que l'on croyait moribonde, ou tout au moins marginalisée, apparaisse comme une *bonne nouvelle* (voyez du côté de Téhéran ou de Séoul, plus près d'ici à Salvan et Chéry!). Il n'est pas sûr non plus, comme certains voudraient nous le laisser accroire, que nous soyons entrés dans un «Nouvel Age de l'Esprit». Mais aujourd'hui on ne parle partout que de sectes et de nouveaux mouvements religieux, d'assemblées charismatiques qui chantent en langues, d'hôtelleries de monastères qui débordent, de cours d'initiation et de maîtres spirituels. Dans les librairies, les rayons de «sciences religieuses et ésotérisme» occupent autant de place que ceux consacrés aux «sciences et techniques» (en remarquant que la Bible ne requiert pas plus d'espace que le Coran, le livre du Tao ou la Bhagavad-Gita). Nous sommes entrés à l'évidence dans *une période de grand questionnement religieux*, avec toutes les promesses, les illusions et les dangers que charrient de tels renouveaux, mais cette fois-ci à une échelle mondiale! La préoccupation religieuse est donc partout, mais nos églises, si bien entretenues et rénovées, sont de plus en plus vides! Voilà qui devrait tout de même nous porter à la réflexion!

La modernité - cette *époque moderne* née «des Lumières et de la Révolution» et qui semblait triompher tout récemment encore dans le phénomène dit de «sécularisation» - s'est construite sur l'opposition de *la foi en Dieu* et de *la foi en l'homme*. Vous connaissez les tragiques blocages des autorités ecclésiastiques à l'égard des changements de paradigmes\* dans les modèles de compréhension de l'univers: ces «affaires» (Galilée et suivantes!) ne pouvaient que persuader les «modernes» que la liberté de l'homme n'était garantie qu'en l'arrachant à la «puissance» de Dieu. (\*Cf. la fameuse thèse de saint Thomas, S. Kuhn «La structure des révolutions scientifiques», 1962, Champs Flammarion.) Faute de comprendre «qui est Dieu» et «qui est

l'homme», nous nous sommes enlisés dans un inextricable «conflit de pouvoirs». Faut-il rappeler la longue obstruction des milieux catholiques à l'égard de tous les courants qui ont caractérisé la modernité: les droits de l'homme, la démocratie, la liberté de conscience et celle de l'expression, les hypothèses de l'évolution, l'œcuménisme, les nouvelles méthodes de lecture en exégèse, et j'en passe... Voilà qui remet au moins en cause *l'infailibilité du discernement* des responsables hiérarchiques en matière de culture humaine!

## **La rencontre de l'homme**

Mais en cette fin du XX<sup>e</sup> siècle, ce n'est plus *la foi en Dieu* qui fait problème, mais bien *la foi en l'homme*. La nouvelle génération ne vous demande pas: «Comment pouvez-vous croire en Dieu?», mais: «Comment pouvez-vous croire en l'homme?». Ou plus directement: «Comment pouvons-nous croire en nos parents, dans la société, dans le monde des adultes? Comment pouvons-nous croire en l'avenir?» Quand ils disent ne «croire en rien» - et nous nous affligeons parce qu'ils ne respecteraient plus rien: ni soi ni personne -, c'est parce que leur foi en l'humanité est défaillante. Et admettons qu'ils aient quelques bonnes raisons pour cela!

Les perspectives aujourd'hui sont donc totalement renversées. Le chrétien lui-même ne se demande plus «comment croire en Dieu?», mais «comment Dieu peut-il garder foi en l'homme?» .

Or le Dieu de la Bible, des Evangiles est Celui qui ne se fatigue jamais de prendre fait et cause pour les hommes, quoi qu'il arrive. Quand on interroge Jésus sur les exigences de l'amour de Dieu, il répond en s'agenouillant devant ses disciples pour leur laver les pieds, autrement dit en se mettant au service de l'homme. L'Evangile ne répète-t-il pas sans fin que le plus petit geste que l'on fait à l'égard d'un autre et surtout d'un pauvre, c'est cela qui touche Dieu «en direct»?

Autrement dit: *la rencontre de Dieu se trouve dans la rencontre de l'homme*. L'expérience de Dieu se vit au bout de notre expérience de l'homme. Si l'homme ne croit pas en lui-même, comment lui serait-il possible de découvrir la présence de Dieu *dans sa vie*?

L'a-t-on bien compris? Quand Jésus parle de son Père, il nous invite à «changer de Dieu»: à ne plus le situer - comme une idole - «là-haut dans le ciel» ou «ici-bas dans une église». «Dieu est esprit, et c'est pourquoi ceux qui l'adorent doivent adorer en esprit et en vérité. » (Jn 4, 24): ni sur le mont Garizim, ni à Jérusalem. Rendu présent dans notre histoire, Dieu nous a laissé une trace à jamais insaisissable dans l'événement d'un

tombeau vide. Dieu ne peut pas se laisser localiser: il est un «sans-domicile-fixe». S'il est un lieu où le trouver, c'est *dans l'homme*. Le Temple véritable, c'est le corps du crucifié Ressuscité, qui fait don à la communauté des croyants de l'Esprit. Ce qui permet à l'apôtre Paul de s'adresser aux Corinthiens en leur disant: «Vous êtes le temple de Dieu...Votre corps est le temple de l'Esprit!» (I Co3, 16; 6, 19).

L'existence de Dieu n'est pas une idée, un sujet de dissertation, un dogme, une tradition, un principe d'ordre ou une source de morale: c'est *une présence*, intérieure à soi - *plus intime à nous que nous-mêmes* - à qui je m'adresse dans une relation personnelle *Je-Tu*. Pour nous conduire à lui, Dieu a pris la condition d'homme: tant que nous n'existons pas comme *homme*, nous ne pouvons donc rien savoir ni transmettre de son existence à lui. Ce qui est le plus nécessaire aujourd'hui - dans un collège comme celui-ci, par exemple! - ce n'est pas de donner des «leçons sur Dieu», mais de *rencontrer des hommes*. Et s'il faut mettre un cours de base au programme, ce ne serait pas un cours de catéchisme, ni même d'éthique, mais d'anthropologie: et d'une *anthropologie* qui ne soit pas celle d'un système abstrait répétitif, mais qui tienne compte de tout l'acquis des sciences humaines, qui soit frottée d'expériences et qui ose se confronter aux angoisses actuelles et revendiquer la croissance spirituelle comme prioritaire pour l'homme.

En matière d'humanité, en dépit de nos technologies de pointe, nous ne sommes encore que de piètres apprentis. En regardant l'actualité, ne vous arrive-t-il pas de vous demander: l'homme est-il déjà né? «*L'homme existe-t-il?*» Venu au monde sans avoir été consultés, pris au piège de toute une série de déterminismes (je vous renvoie aux extraordinaires travaux de la génétique), conditionnés par notre milieu social et des modes qui nous dominent à notre insu, nous entrons en scène comme des objets préfabriqués. Autrement dit: il ne suffit pas de naître pour être un homme, il faut le *devenir*.

Et nous avons cru - nous croyons peut-être toujours - qu'en accroissant notre «avoir» nous allions «être quelque chose». *L'homme fabriqué* dans nos Hautes Ecoles croit en son savoir et son pouvoir, mais - et c'est



bien là le problème! - il *ne croit plus en lui-même*. En fait de savoir et de pouvoir, dans une société où toutes les priorités sont de l'ordre économique, est-il beaucoup plus qu'un robot interchangeable? Déjà il peut constater que ceux qu'il construit sont plus opérationnels et plus admirés que lui!

Mais dans ce contexte éprouvant, du fond d'une humanité meurtrie par de lourds échecs, personnels et communautaires, commence à s'affirmer un besoin, non pas facultatif, mais de plus en plus nécessaire: celui d'une *expérience intérieure*, sans laquelle nous ne comprenons ni qui nous sommes - «un être humain» - ni où nous allons - le «sens» de notre vie.

L'homme pourrait être comparé à une fusée spatiale; il compte trois étages: physiologique, psychologique et personnel. Les deux premiers sont passivement reçus, trop souvent subis. Mais le troisième, nous sommes seuls à pouvoir le créer; c'est aussi lui qui détermine la direction, «le sens». La vocation d'homme consiste dans la possibilité de s'accueillir et de se réaliser comme *personne, de donner du sens*. C'est le dilemme le plus ancien et le plus neuf: *To be or not to be?* - «Je ne suis pas, mais je peux être».

Nos boussoles sont affolées: sous la compresse d'informations multiples et contradictoires, nous nous épuisons à devoir improviser la route chaque matin. Connaissez-vous des projets politiques à longue portée? Les nouvelles générations n'ont plus de repères: elles voguent inquiètes et sans maîtres, au risque de se tourner demain par défaut vers des modèles totalitaires. Quelle question s'impose donc avec plus d'urgence que celle du «sens»?

### **La foi du chrétien**

Le chrétien n'a pas de recettes toutes prêtes aux problèmes de société. Il n'est pas un homme plus doué, plus dopé, que les autres. Comme Abraham, comme Moïse, comme le peuple d'Israël derrière ses patriarches et ses prophètes, comme Marie et Joseph, comme les disciples et Jésus lui-même, il avance dans l'obscurité, il marche à tâtons, parfois dans l'angoisse, souvent dans l'incertitude. (Méfions-nous de ceux qui nous assomment de leurs certitudes: ce ne sont généralement pas des «hommes de foi», mais des idéologues!) Le chrétien peut connaître les doutes et la lassitude, mais il sait que *sa vie a une direction*: elle a «un sens», même s'il ne le déchiffre pas encore clairement! Il est inscrit dans le chemin de Pâques, celui qui va de la croix au tombeau vide, du désarroi des disciples le Vendredi saint à leur élan joyeux du jour de la Pentecôte. La direction est ainsi donnée: c'est là que nous pouvons trouver notre espérance! là que nous avons une Bonne Nouvelle à partager!



De quoi les apprentis du Royaume ont-ils le plus besoin? Non pas d'abord de nouvelles techniques de mission ou de meilleurs outils de travail: tôt ou tard, nous trouvons les instruments nécessaires. Nous ployons aujourd'hui sous les encycliques, les déclarations synodales, les projets diocésains, des catéchismes anciens et nouveaux, des études, des analyses et des sondages... A quoi bon tous ces textes et ces travaux, si nous restons fermés sur nous-mêmes?

Ce qui importe avant toutes choses, c'est de faire la *connaissance personnelle* du Maître charpentier, de vivre en *relation étroite* avec Celui qui nous confie le chantier.

Aujourd'hui, il importe bien davantage de *rencontrer* Dieu que de savoir qui il est. Nous voilà déjà dans *l'époque post-moderne*, où l'expérience devient un critère qui prime tout discours et toute doctrine. Moins que jamais on ne peut parler de Dieu sans que cette parole soit enracinée dans une vie. Remarquez l'attention que le grand public ne cesse de porter aux témoins: à une Mère Teresa, un abbé Pierre, une sœur Emmanuelle! à ces hommes et ces femmes en qui *l'humanité* nous apparaît comme *une fenêtre ouverte sur Dieu*.

Si les chrétiens ont une tâche particulière dans le monde, c'est bien de recueillir - ou de susciter - des signes de vie au plus profond du cœur de l'homme: pour y découvrir la présence du Christ. C'est lui qui révèle Dieu, l'homme et le monde, en plénitude.

La tentation la plus grande aujourd'hui, même en milieux chrétiens, provient de la multiplication des discours fatalistes. Les prophètes de malheur ont de beaux jours à venir parmi nous. D'innombrables voix se mettent en chœur pour dénoncer ce qu'elles désignent comme «une civilisation de la mort». La foi chrétienne nous invite plutôt à célébrer la présence du bien, de la bonté, de l'amour, de la solidarité et de la gratuité parmi nous, d'en rechercher les signes, de les multiplier et de les faire connaître. Espérer, ce n'est pas d'abord mener campagne contre l'avortement ou la libéralisation de la drogue, mais se réjouir partout où surgit la vie.

### ***Dieu croit en l'homme!***

Ce n'est pas en accablant l'homme que l'on exalte Dieu. Notre Dieu ne s'est-il pas plutôt engagé en faveur de la «divinisation» des hommes, en pleine connaissance de nos faiblesses et de nos misères? Le mystère de *l'incarnation* nous désigne l'homme comme le berceau de la divinité. Le vrai lieu de la naissance de Jésus n'est pas aujourd'hui Bethléem, mais le cœur de chaque homme: c'est là qu'il frappe et demande à vivre. Le

seul moyen de rencontrer Dieu, c'est de nous recueillir et de tendre l'oreille, jusqu'à ce que nous atteignons, au plus intime de nous-mêmes, de tout homme, une Parole unique qui nous est adressée.

Alors, pourquoi craindre que nos églises se vident, si nous croyons que l'homme est le seul vrai sanctuaire de la Présence divine? Jésus n'a pas commencé par construire des églises: mais il a voulu que tout homme - et tous les hommes - puissent découvrir en eux-mêmes un sanctuaire de Dieu. Telle est la «naissance d'en haut» dont Jésus parlait à Nicodème; et celui-ci, peut-être parce qu'il était un maître en théologie, n'y comprenait rien (Jn 3, 3-10).

La crise des institutions des grandes Eglises, bien sensible au déclin des pratiques religieuses, loin de nous retourner avec amertume ou nostalgie vers le passé, doit nous pousser avec plus de générosité et d'imagination à la rencontre de l'homme; à reconnaître en lui - en moi! - cette valeur unique qui est d'être «le temple de Dieu».

Si Dieu n'a jamais désespéré de mettre sa confiance en l'homme, c'est à mon tour lorsque je témoigne de ma foi en l'homme que je confirme que je crois en Dieu. Si je suis créé à son image, un homme replié et tordu n'évoque qu'un Dieu égocentrique et retors. Puisque Dieu s'est confié à nous, nous sommes appelés à nous dépasser, pour devenir sa «Bonne Nouvelle» par toute notre vie.

Si Dieu se révèle dans l'homme, la *«sainteté chrétienne» n'est pas hors de ce monde, mais dans notre vie quotidienne*, dans notre travail, nos émerveillements, nos souffrances, nos loisirs, nos fatigues, nos passions, nos amours, nos échecs.

Le paradoxe de la foi chrétienne est que le Dieu en qui nous mettons notre confiance - celui que Jésus nous révèle par sa souffrance d'homme - est un Dieu fragile qui, contre toute raison, a misé sur l'homme. Aujourd'hui - comme autrefois en Palestine - Dieu est entre nos mains: c'est à nous de le sauver!